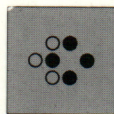


BELLETTO

LANIER

ROMAN



P.O.L.

Extrait de la publication

L'Enfer

DU MÊME AUTEUR

aux éditions Hachette/P.O.L

LIVRE D'HISTOIRE (extraits)

FILM NOIR

LE REVENANT, Prix de l'été 1981

SUR LA TERRE COMME AU CIEL, Grand Prix de
Littérature Policière 1983

chez d'autres éditeurs

LE TEMPS MORT, Prix Jean Ray 1974 (Marabout)

LES TRAITRES MOTS OU SEPT AVENTURES DE THOMAS
NYLKAN (Flammarion, collection *Textes*)

René Belletto

L'Enfer

roman

P.O.L.
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1986
2-86744-052-1

CHAPITRE I

J'entrepris d'écrire, à l'intention de ma mère adoptive, une lettre de suicide, que j'enverrais peu avant de me donner la mort, dans trois jours, une semaine, un mois, je ne savais, mais enfin ce serait chose faite, je veux dire écrire cette lettre.

Explications, remerciements, pardon sollicité, je t'embrasse et je t'aime, Michel.

Deux feuillets et quart d'un discours et d'une écriture d'outre-tombe, mais assez soutenus, allants, compacts, quasi allegro à leur façon, au début j'eus un peu envie de pleurer, au milieu beaucoup, je faillis poser mon front sur mes bras repliés et m'abandonner à des sanglots, de ceux qui font trépider l'abdomen et l'endolorissent. A la fin, soulagé peut-être, et absorbé par mon effort d'expression écrite, plus du tout, au point même de cracher avec une certaine verve par la fenêtre ouverte après avoir léché l'enveloppe et le timbre, ce dont j'ai horreur, lécher la colle.

J'étais certain de ne pas avoir de timbre. Néanmoins, j'avais cherché longtemps, longtemps,

trop longtemps, oubliant presque pourquoi je cherchais, ce que je cherchais, et, miracle, j'en avais découvert un, sale, fripé, comme apeuré au fond de la poche arrière gauche d'un pantalon, là où je ne mets jamais de timbres, et où il devait se morfondre depuis des semaines, sinon des mois.

Madame Liliane Tormes, 21, chemin du Regard, 69100 Villeurbanne. Je crachotai encore, mais il n'y eut que le bruit et la grimace. Pas de matière salivaire. Il faisait trop chaud et desséché.

J'avais soif.

Je fis glisser l'enveloppe au milieu de la table, le plus au milieu possible, au centimètre près. J'y mis le temps nécessaire. Puis j'empoignai les rebords de la table, à droite et à gauche, bras tendus, et demeurai ainsi quelques instants, dans une attitude de maître du monde.

Je me levai soudain. Une goutte de sueur vola. La chaise ripa, manqua tomber, ne tomba pas.

J'allai me pencher à la fenêtre, pratiquement murée. On aurait pu atteindre le mur aveugle et lépreux d'en face avec un crayon neuf. Nulle fraîcheur. L'air sans mouvement, ici moins qu'ailleurs, étouffait.

A la cuisine, je bus de l'eau. A la salle de bains, je m'aspergeai le visage. Aux toilettes, j'urinai à grand fracas. La chasse fut à peine plus bruyante. Il est vrai qu'elle marchait mal. Je constatai une fois de plus que ma chair était douloureuse. Quand j'urinais à grand fracas, ou quand je fermais très fort les paupières, ou me heurtais de l'épaule ou d'autre chose à un chambranle de porte ou ailleurs ou me pinçais par exemple l'avant-bras ou la peau du ventre, je sentais ma chair brûlante et fragile, comme en cas de fièvre de cheval. Peut-être avais-je la fièvre ? Non, je ne croyais pas. L'infinie chaleur de

la saison, les insomnies qui me harcelaient, mon alimentation capricieuse et le triste état de mon âme expliquaient de reste cette impression de fièvre de cheval.

Je revins prendre la lettre, m'entroupai dans le fil du téléphone, traversai le hall, passai dans la pièce de devant où je m'entroupai encore dans le fil du téléphone, car il y avait deux postes téléphoniques dans l'appartement, vestige de l'époque où deux personnes étrangères l'une à l'autre vivaient là, l'une dans la pièce de devant, l'autre dans la pièce de derrière, et avaient décidé un beau jour je suppose d'accroître leur indépendance par cette installation. Je faillis choir, et arracher le fil du téléphone pour apaiser une hargne soudaine. J'étais comme prêt au combat. Puis je repris aussi soudainement mes façons somnambuliques. Ces deux téléphones ne servaient qu'à m'énerver. Ils sonnaient en même temps. Double bruit, donc. Et je m'entroupais dans les fils.

Il est vrai qu'ils ne sonnaient jamais. Sauf quand ma mère appelait, mais c'était surtout moi qui l'appelais. Et son téléphone était en panne. Impossible de l'appeler.

Je rangeai la lettre cachetée et timbrée (j'avais trouvé un timbre ! J'étais encore sous le coup de la stupéfaction) dans le tiroir inférieur d'une commode passée au brou de noix par celle qui fut longtemps ma compagne dans ces murs et qui, lassée de mon être et de mes manières d'être, être et manières d'être qui auraient lassé et fait trépigner une statue de pierre, avait fui un matin vers d'autres cieux. Un après-midi, à vrai dire. Autour des quatre heures. En hiver.

Je rangeai la lettre parmi divers objets, une trousse à crayons en plastique à la fermeture éclair défectueuse (on ne pouvait plus ni la fermer ni

l'ouvrir), un tube de colle séchée et durcie, un lance-pierres fabriqué par moi du temps de ma jeunesse, un jeu de cartes truqué, un pistolet à amorces, une tonne de lettres privées ou administratives dont les expéditeurs attendaient ma réponse depuis des myriades de décades, un diapason (laaaaaa) aux branches à section carrée, l'emballage et la notice explicative de mon réveil à quartz qui n'avait ni avancé ni retardé d'une seconde depuis un an, ma vétuste et détraquée petite machine à écrire, un rouleau d'amorces roses, quatre porte-clés, une poignée de ces bouts de feutre qu'on met sous les chaises pour éviter d'importuner la moitié de la ville quand on les racle avec rage pour une raison ou pour une autre sur le sol carrelé d'une cuisine, une copie du pauvre testament de Liliane, un cendrier en aluminium qui devait peser trois grammes, un exemplaire jaunâtre de mon livre *Les Fugues de Bach*, et un tube d'Alymil 1 000, Laboratoires Pharmaceutiques Dioblaníz, LPD, cinq comprimés absorbés à une minute d'intervalle vous endormaient leur homme pour l'éternité, si mes renseignements étaient bons. Or ils étaient excellents.

Excellents.

J'ouvris la porte-fenêtre. 1^{er} août. La rue de la République était déserte. Lyon s'était vidé en un jour et une nuit. Personne. J'aurais pu me croire seul au monde.

Je fis un pas sur le balcon. On ne pouvait d'ailleurs guère en faire plus. Avait-on même le droit de parler de balcon ? Une petite avancée de rien, un semblant de balcon. A gauche, un peu de terre, venue on ne sait d'où. Sur cette terre avaient fini par pousser trois brins d'herbe pour l'heure roussis. Rien de commun avec les vastes étendues naturelles qui existent, telles que plaines et plateaux. Pourtant,

sur cette petite surface de ciment, contre ces barreaux rouillés, on voyait mieux le monde que d'une simple fenêtre, si d'aventure l'envie prenait de le voir.

Je restai une vingtaine de secondes sur le semblant de balcon, tournant la tête de tous côtés et roulant des yeux comme un chien fautif. Nulle présence humaine dans l'artère piétonne jusqu'à l'Opéra. Nulle non plus côté place de la République toute proche.

A quelques mètres près, je devais habiter le centre exact de la ville, dans le quartier de l'Hôtel-Dieu, hôpital où j'avais vu le jour trente-six ans plus tôt.

Le ruissellement de la fontaine sur la place suscitait des rêves de fraîcheur et de légèreté. Hélas, la chaleur effroyable, cette chaleur malsaine, meurtrière des villes en climat continental, qui battait tous records cet été-là à Lyon, n'en accablait que plus, une chaleur à mourir, soixante-dix degrés à l'ombre au bas mot. En plein soleil, impossible de savoir, personne n'aurait eu le courage d'aller déposer un thermomètre en plein soleil, ni à coup sûr d'en revenir. Et les thermomètres eux-mêmes regagnaient l'ombre en couinant.

Le ciel éblouissait où qu'on le regardât.

Quant au soleil ! Que Dieu nous délivre du soleil, me dis-je en rentrant, fermant la porte-fenêtre, tirant l'épais rideau de velours sombre, que Dieu nous délivre du soleil ! Ma chemise blanche déjà trempée s'était trempée doublement. Il s'ensuivait quand je faisais certains mouvements des bruits clapotants et visqueux, ténus, mais bel et bien clapotants et visqueux.

J'ôtai l'habit et le trempai dans une cuvette à la salle de bains, avec beaucoup trop de lessive, je

contrôlai mal le débit de la poudre bleutée hors du paquet trop et mal ouvert, déchiqueté par mes doigts fébriles.

Retour à la pièce de devant. Ma vie était faite pour une part notable de ces petits trajets dans l'appartement. On trouve toujours une raison d'aller d'une pièce à l'autre. Je ne m'ennuyais pas vraiment. Ce n'était pas vraiment de l'ennui.

J'ôtai aussi mon pantalon en jean blanc pour être plus à l'aise et me laissai choir dans le canapé où je demeurai sans bouger plusieurs heures je crois, les livres tapissant le mur en face étaient noirs de poussière, je les regardai longtemps, longtemps aussi le portrait de Jean-Sébastien Bach agrandi en poster, fixé par de multiples morceaux de scotch tout jaunes à gauche de la porte de communication, souvent un morceau de scotch se décollait avec un bruit d'explosion, tenu mais d'explosion, tsplokh ! Quelqu'un de soigneux et sûr de vivre en aurait remis un neuf à chaque fois, arrivant très vite à un renouvellement complet, ou même les aurait tous changés d'un coup, la sécheresse de l'un indiquant plus ou moins la sécheresse de tous, moi non, quand trop de morceaux de scotch rebelles froufroutaient à mon passage, je les matais de vigoureuses pressions du pouce, et allez donc, ça tiendrait bien encore quelques heures !

Et ça tenait. C'était le principal. L'affiche restait en place.

Le portrait représentait Bach peint par Haussmann en 1746. Le visage marque une sorte d'effort. Les yeux surtout, mais aussi les plis autour de la bouche. Tout le visage. C'est que Bach ne voit plus guère. Peut-être à peine le peintre qui fixe pour toujours la sensualité anxieuse de sa physionomie cette année-là, j'eus presque envie d'écouter un peu

de musique, cinq jours que je n'avais pas écouté un peu de musique, un exploit, mais me lever, aller à la commode, enfoncer une cassette dans le petit appareil Saba, manipuler des boutons, non, pas maintenant, plus tard, dans ma position de plus en plus avachie la sueur s'accumulait sur mon ventre nu, parfois j'y posais la main, bien à plat, doigts écartés, j'appuyais, je faisais glisser, sans peine malgré la pression, jusqu'à l'os de la hanche, je recommençais, tant de liquidité vaguement poisseuse troublait malgré soi, au point à un moment que je ressentis un frémissement du membre viril, un léger allongement et durcissement, un picotement de l'extrémité, extrémité qui même parvint à franchir le barrage élastique du slip et à faire une apparition prudente, mais si peu remarquée qu'elle n'insista pas et regagna dans la seconde sa tanière obscure, touffue et moite, et je me remis à penser à autre chose, c'est-à-dire à rien et à tout.

Je frottai ou fis semblant de frotter ma chemise aux aisselles, la tordis sans ménagement, l'étendis. Je la trouvai impeccable. Rien d'étonnant. La quantité de lessive que j'avais précipitée dans la cuvette aurait blanchi une charrette d'anthracite. Et je salis peu. J'ai longtemps cru que je salissais peu. Assez tard dans ma vie, des gens m'avaient fait remarquer, agacés parfois, que je salissais comme tout le monde. Peut-être. Sûrement. N'empêche. J'ai peine à le croire. Il m'arrive encore de trouver mes habits sales propres.

Dans un quart d'heure, une demi-heure au plus, elle serait sèche.

Je tirai la porte de mon réfrigérateur délabré. En ruine. Miracle, elle s'ouvrit. Le réfrigérateur

contenait en tout et pour tout deux bières. J'en empoignai une. Le moteur de l'engin, accablé lui aussi par la chaleur, s'épuisait en un vacarme grasseyant et irrégulier de mauvais augure.

La rage impuissante de l'agonie.

Je pris mon élan, un véritable élan, pour refermer la porte à toute volée, comme si je voulais expédier tant de vieilleries hors des limites de la ville. Elle se ferma, se tint fermée, bravo. Pour fermer, c'était simple. Il fallait faire preuve, selon son tempérament ou l'humeur du moment, soit d'une délicatesse angélique — flooop, fermée —, soit d'une brutalité géologique, toute solution intermédiaire échouait sans remède. Il suffisait de le savoir. L'ouverture en revanche échappait à la prévision raisonnée. Pas de règle. Tout était possible. Une traction normale, ou anormalement faible ou forte, pouvait être efficace ou non : le refus total n'était pas à exclure. C'était le pire. On traînait alors le réfrigérateur par la poignée à travers l'appartement comme une sale bête en arrachant l'électricité derrière et une partie du mur autour de la prise, rien à faire, la porte restait soudée au corps de l'objet. Mais dix minutes plus tard, un simple effleurement et elle s'ouvrait largement, franchement, avec un profond soupir, comme soulagée elle-même, ou encore, c'était possible, avec mille réticences, émettant un intolérable grincement aigu et ironique, prête semblait-il à se refermer d'un coup haineux.

Il arrivait même qu'elle s'ouvrît seule, sans raison, par bravade. Je la refermais alors d'une ruade dont la puissance déjà considérable était centuplée par un esprit de vengeance certain.

La bouteille de bière était à peine fraîche à ma paume.

J'écoutai, enfin, un peu de musique. J'écoutai

la cantate n° 82 de Bach, pour la Fête de la Purification, me hâtant d'avalier la bière à peine fraîche à ma paume avant qu'elle ne fût trop brûlante à ma gorge. Jadis, cette cantate m'émouvait parce que la voix de basse dit des choses comme : fermez-vous, yeux fatigués, endormez-vous, fermez-vous dans une douce béatitude, je me réjouis de ma mort, ah ! si seulement j'avais déjà trouvé la mort ! et moi-même souvent j'avais envie de fermer mes yeux fatigués, j'écoutai et je fus encore ému, un peu de l'émotion de jadis parvint à m'irriter.

L'affiche était à ma hauteur. Je fis un pas machinal pour me mettre dans l'axe du regard de Bach, je le regardai mais lui ne me regardait pas, et ne me regarderait jamais. Quatre ans plus tard, dans les derniers jours de mars 1750, un oculiste itinérant, John Taylor, tenta deux opérations sur Bach. Bach en mourut quatre mois après (et non six, comme l'écrit Forkel, qui a repris beaucoup d'erreurs du Nécrologue de 1754). Bach n'est d'ailleurs pas le seul patient que les pratiques de Taylor menèrent au tombeau sans délai. Une opération ophtalmologique en 1750 ! Fut un temps où j'ignorais même que cela se pratiquât. Je croyais qu'en matière d'opération ophtalmologique, en 1750, on se bornait à faire sauter au couteau l'œil atteint avant de désinfecter la plaie au fer rouge. Non. Taylor par exemple traitait la cataracte, à la suite de quoi certes les malades aveuglés pour de bon mouraient en quelques jours de souffrances inhumaines, mais enfin on tentait ce genre d'intervention.

Que le sommeil vous ferme, paupières fatiguées !

Je me mis à suer comme une bête. La bière. Et une forte envie de pisser m'étreignit. J'allai me soulager. Je tirai la chasse. Hélas, elle n'aurait pas

inquiétude une fourmi malade rampant au fond de la cuvette. De pire en pire. Encore quelques semaines et les lieux d'aisance refouleraient les excréments dans la maison, où ils se répandraient et développeraient de nonchalantes et capricieuses figures, bien plutôt qu'ils ne les aspireraient droitement dans les entrailles de la terre.

Ce serait odieux.

Mon loyer était payé jusqu'à fin août.

Venait ensuite sur la cassette un *Prélude et fugue* du *Clavier bien tempéré*, en si mineur, le dernier du premier livre, joué au piano par Rainer von Gottardt. Bien sûr je ne pleurai pas, toujours pas. Mais j'avais envie. Une envie, chose curieuse, comme désincarnée, je veux dire : pas de gorge serrée, de souffle plus bref, d'yeux piquants, l'envie de pleurer d'un côté et moi de l'autre, oui, curieux, Rainer von Gottardt selon son génie jouait vite mais avec un recueillement que seule permet d'habitude la lenteur, malgré la vitesse on attendait chaque note comme si la précédente eût été jouée la veille, or elles se suivaient de près, de très près, sans répit, c'était vif et lent, fébrile et intense, plein de remous furieux sur cinq mille mètres de fond paisible, on était pris dans un tourbillon de lenteur, on passait sa vie avec chaque note, et pourtant on n'avait pas le temps de souffler.

J'écoutai jusqu'au bout. Six minutes cinquante-trois. Je me levai. J'arrêtai le petit Saba. Le silence revint, s'installa bien à son aise. Alors le téléphone sonna chez les voisins absents. Cela arrivait souvent. Je sursautai, mon cœur s'affola, je haletai, et dans ce halètement se logea, s'incarna l'envie de pleurer jusqu'alors errante, mais la colère l'emporta, cinq, sept, douze fois la sonnerie retentit, je rêvai de défoncer la cloison, de décrocher et d'émettre des

paroles telles que la personne à l'autre bout du fil ne s'avise jamais de refaire le numéro, voire les numéros approchants, voire renonce prudemment à l'usage du téléphone en général et change de trottoir à la vue d'une cabine.

Des paroles terriblement efficaces.

Le soleil avait chu, le ciel pâlisait, la nuit menaçait. Mais la chaleur restait collée aux hommes, les engluant et les oppressant. Pourtant, l'idée de fraîcheur, qu'il était préférable d'écartier durant la journée, se frayait un chemin timide dans l'esprit des mêmes hommes, et pour l'aider à mieux se le frayer, ce chemin, et le faire moins timide, je me rasai et pris une douche, et même m'arrachai deux assez longs poils qui avaient crû sans retenue sur le lobe de mon oreille gauche. Nulle coquetterie dans cet arrachement. En ces jours de fournaise et de solitude insensées, le souci esthétique concernant ma personne ne m'obsédait pas, et douze mètres d'épaisse fourrure simiesque me seraient sortis de chaque oreille que seul le grave inconfort m'aurait jeté dans la contrariété.

J'arrachai.

Tix ! Tux ! J'en eus la chair de poule par tout le corps.

J'enfilai chemise et pantalon. Pas de différence notable de blancheur. Un expert en blancheur comparée de compétence internationale en aurait peut-être décelé une, moi pas.

J'ouvris grandes les fenêtres.

Par habitude, je pris sous le bras ma veste bleu marine laine et soie, un peu luisante aux coudes et aux omoplates, à vrai dire beaucoup, on pouvait se voir dedans, mais encore très mettable, seule veste ou habit de ce genre encore mettable dont je disposasse,

et descendis les cinq étages en me laissant aller, souple, utilisant la pesanteur pour préserver ce qui me restait d'énergie, veillant seulement à ne pas prendre une vitesse excessive qui aurait pu être dangereuse à l'arrivée, et savourant la température supportable qui régnait dans l'escalier.

Il faisait trente fois plus chaud dans la rue, mais tout de même quarante fois moins qu'en plein après-midi.

Je marchai vers la place de la République. Après dix pas, je me retournai, me croyant observé. Je l'étais. Mon voisin du dessus prenait l'air sur son balcon. Il ne quittait Lyon que le 4. C'était un ancien pompier très grand, très fort et très laid, d'origine norvégienne, qui, l'année de sa retraite, avait gagné deux cent mille francs à un concours publicitaire et s'était acheté cet appartement du dessus que lui avait cédé pour une somme inférieure à sa valeur réelle un propriétaire de supermarché dont il avait sauvé la fille des flammes ou de la noyade, je ne savais plus. Un géant. Son balcon, aussi étriqué que le mien, lui arrivait aux genoux. On aurait dit qu'il était debout dans un nid d'hirondelle.

Nous nous saluâmes au même moment d'un geste de la main, le sien ample, très ample, à chasser les nuages s'il y en avait eu, depuis qu'il me savait seul dans l'appartement ses manifestations amicales devenaient plus intenses et moins brefs ses discours, et plus amples ses saluts lointains.

Je me traînai rue Stella, où ma Dauphine était garée, un peu avant l'hôtel des Etrangers.

Silence. La clé farfouillant dans la serrure fit un vacarme complexe d'accident d'avion.

Je démarrai. C'était l'heure où on pouvait envisager de poser ses mains sur le volant sans être obligé l'instant d'après de galoper au Rhône en



L'ENFER

Parfois, on se sent comme loin de sa vie. Si loin qu'on pense même à...
Michel Soler, seul dans une ville déserte et terrassée par l'été, en est à ce point d'éloignement. Désespérément disponible, et prêt à tout...

Et soudain **TOUT** lui arrive.

Un destin mauvais fait apparaître sur sa route des hommes et des femmes également fatals – et un enfant, diabolique et adorable... Et ce destin mauvais le jette au cœur d'un mystère humain et inhumain, au cœur d'une machination de terreurs, de violences, de morts et d'amours qui sont de ce monde, et qui n'en sont pas.

C'est pour Michel Soler l'occasion d'une renaissance, pense-t-on. L'énergie de son désespoir, sa force et sa fragilité redoutables, son indifférence et sa tendresse désarmantes, sa folie et son humour à périr dans les ricanements le font échapper aux pièges infernaux.

A moins qu'ils ne l'y précipitent...

Après **LE REVENANT** et **SUR LA TERRE COMME AU CIEL** (au cinéma : **PERIL EN LA DEMEURE**, de M. Deville), René Belletto nous entraîne au plus extrême d'un effrayant, émouvant et fascinant voyage en enfer.



9 782867 440526

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-052-1
F 1 0052-1-86

83,00 FF

Extrait de la publication